La Sicile, terre d'immigration

Sicily: A Land of Immigration

Maurice Aymard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/13424>

DOI : 10.4000/cdlm.13424

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2020

Pagination : 229-242

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Maurice Aymard, « La Sicile, terre d'immigration », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 100 | 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 27 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13424> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.13424>

Ce document a été généré automatiquement le 27 novembre 2021.

© Tous droits réservés

La Sicile, terre d'immigration

Sicily: A Land of Immigration

Maurice Aymard

- 1 Le titre n'est pas un paradoxe. Il voudrait seulement souligner ce qui fut une réalité pluriséculaire, sinon plurimillénaire, jusqu'au tout récent et brutal renversement de tendance des dernières décennies du XIX^e siècle. Réalité dont, en se limitant souvent aux colonies, aux « nations » étrangères, l'historien ne saisit qu'un aspect superficiel. On sait la succession des vagues d'envahisseurs : grecs, carthaginois, romains, arabes, normands. Au niveau des formes supérieures de la civilisation – art, architecture – et des aristocraties installées par la conquête, elles rythment autant de mutations culturelles. Mais à celui, assurément plus humble, de populations rurales pourtant majoritaires, leur trace reste plus difficile à cerner, donc problématique. La marque arabe se retrouve, assez nette, dans la toponymie et le vocabulaire dialectal. Mais, en dehors des colonies gréco-albanaises de l'époque moderne l'anthropologue ne parvient à isoler dans un peuplement composite, avec quelque certitude, que les descendants des colons lombards du XIII^e siècle. Et l'image sans doute illusoire d'un *melting-pot* sicilien cadre mal avec l'attachement, fréquemment décrit, à des traditions « ancestrales » et à une terre « maternelle ». Prisonnier de ses documents, l'historien aurait-il privilégié l'exceptionnel – l'immigrant –, celui dont on parle aux dépens de la masse anonyme des sédentaires, dont les horizons ne dépassent guère le bourg voisin ou, tout au plus, la capitale ?
- 2 On se placera ici au terme de cette réalité de longue durée, entre le XV^e et le XVIII^e siècle, à un moment où l'abondance et la précision relatives des sources permettent de mieux analyser les divers courants d'immigration, de mieux les chiffrer aussi, et de les relier avec les migrations intérieures, à courte et moyenne distance. Au point de départ on retrouvera la conjoncture démographique désormais familière des années 1400-1450, sur fond d'épidémies et de troubles politiques : l'étiage d'une population qui tourne aux alentours de 300 000 habitants, et qui, encore vers 1500, après une première reprise, n'excède pas le demi-million d'âmes. Ceci au moment même où le réveil de la demande en matières premières agricoles (blé, soie...) sur les grands marchés urbains de la Méditerranée occidentale donne le coup d'envoi à une économie encore fruste,

caractérisée par l'abondance des terres en friche et la rareté de la main-d'œuvre, des capitaux et des cadres.

- 3 Les courants migratoires y présentent une double série d'aspects. Les uns spectaculaires, bien éclairés par les sources écrites. Les autres au contraire plus modestes, souvent obscurs, mais peut-être plus massifs.

Le spectaculaire : les grands courants d'immigration

L'esclavage

- 4 Dans la longue histoire d'un esclavage qui se survivra tard, en pleine époque moderne, au cœur de la Méditerranée, Charles Verlinden¹ a clairement daté, entre ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècle, une double transformation significative. Dans les divers contingents d'esclaves, sarrasins, grecs, tartares, repérables à travers les contrats notariés, le pourcentage des effectifs masculins tend à s'accroître dès le début du ^{xiv}^e siècle. Mais cette prépondérance des hommes est encore plus nette parmi les esclaves noirs qui apparaissent à partir de 1400 et dont le nombre ne cesse de s'accroître jusque vers 1550 : avec la fermeture des détroits en 1453, l'Afrique centrale, de la Guinée au Tchad, devient la seule source de recrutement massif extérieure au monde méditerranéen. Il s'agit là d'une « capture » forcée et provisoire. L'exode de ces malheureux n'implique, à la différence des migrations montagnardes vers les plaines littorales, aucune attirance pour un niveau de vie supérieur, mais témoigne pourtant pour cette même supériorité économique d'un monde où l'homme est rare et cher. Plus que par l'Atlantique et Lisbonne, ils arrivent normalement à travers le Sahara, par caravanes entières qui débouchent à Tunis, Tripoli ou dans les Syrtes : l'origine de *Montibus Barcarum* devient alors courante sous la plume des notaires, tandis que celle de *partibus occidentalibus* reste exceptionnelle.
- 5 Sur les 645 esclaves mâles recensés à Palerme en 1565 (soit une population servile de 12 à 1 500 personnes dans une ville de 70 000 habitants), les noirs sont en large majorité : 223, contre 118 blancs, 115 « olivâtres », et 189 dont la couleur n'est pas indiquée. Et 117 sont décrits comme originaire du Bornou². Or il ne s'agit pas d'un fait urbain, d'un monopole réservé à une capitale où réside le gros de l'aristocratie foncière. Des pourcentages voisins, sinon identiques, d'esclaves en majorité noirs se retrouvent dans les petites villes et les bourgs agricoles de l'intérieur. Ainsi en 1548 : 96, dont 15 enfants à Augusta (707 feux), 37 à Palazzolo (4 299 hab.), 45 adultes et 15 enfants à Buscemi (2 796 hab.), 79 à Gangi (4 094 hab.). Il n'est pas alors de grande ferme (*massaria*) qui n'ait son « troupeau d'esclaves », jusqu'à huit ou dix, inventoriés avec le bétail : face à la main-d'œuvre libre des *braccianti*, engagés pour les travaux saisonniers, ils occupent les emplois permanents des *annalori*, vachers, bouviers, porchers, gardiens de vignes même parfois.
- 6 Leur présence y signale un seuil économique, celui du coût comparé du travail libre et servile. À nourriture égale, on retrouverait d'un côté le capital investi dans l'achat d'un esclave (ou dans son « élevage » jusqu'à l'âge adulte, s'il s'agit d'un *casanaticzo*, né à la maison), de l'autre la solde annuelle de l'ouvrier libre. Jusque vers 1550 celle-ci représente entre 1/5 et 1/6 du prix d'un esclave mâle dans la force de l'âge. Passé cette date, fixe ou presque en valeur nominale, elle est rapidement laminée par l'inflation. Parallèlement la traite se tarit, détournée vers d'autres marchés plus rémunérateurs :

vers l'Islam ottoman qui reprend le contrôle des débouchés du trafic caravanier sur la côte d'Afrique du Nord ; mais plus encore peut-être vers les nouveaux mondes coloniaux de l'Atlantique³.

- 7 Une page est alors définitivement tournée Les affranchissements compensant les naissances, la population servile redevient vite à dominante blanche et méditerranéenne, surtout musulmane, alimentée par les razzias sur la côte de Berbérie et la guerre de course. Parallèlement, elle disparaît des campagnes pour se concentrer dans les grandes villes où on la réserve presque exclusivement aux tâches domestiques. Seule exception : les chiourmes des galères où les forçats condamnés qui, eux, ne coûtent rien à l'achat leur font d'ailleurs une dure concurrence, Mieux vaut d'ailleurs, quand il le peut, permettre à son esclave de payer sa liberté d'une rançon proportionnelle à la fortune de sa famille⁴. C'est à cette date que se mettent en place, dans les deux camps, entre Islam et Chrétienté, les circuits commerciaux de rachat des captifs familles et confréries pieuses savent utiliser les services des marchands, souvent renégats ou juifs, spécialisés dans ces fructueux allers et retours de part et d'autre de la frontière religieuse qui coupe en deux la Méditerranée.

Les « colonies » étrangères

- 8 Les mieux connues, les mieux étudiées, mais non les plus nombreuses, elles se situent à l'autre extrême de l'échelle sociale. Terre de colonisation économique et politique, la Sicile, comme tout le Mezzogiorno, se trouve durablement condamnée à importer, bon gré mal gré, une large part de ses cadres. Cadres seigneuriaux : pour ne parler que des derniers venus l'arrivée d'une nouvelle vague aragonaise dans le sillage des Martins a renouvelé les rangs de l'aristocratie féodale⁵. Cadres militaires et administratifs : au xvi^e siècle les Castillans en fournissent l'essentiel et se contentent de situations souvent subalternes dans l'espoir, d'ailleurs déçu (à la différence du Royaume de Naples après l'échec de Lautrec) que s'ouvrent pour eux les portes du baronage. Cadres économiques et commerciaux : marchands et banquiers, venus de Catalogne, de Valence ou d'Italie du Nord (Gênes, Milan, Lucques, Florence) pour s'installer à Messine ou Palerme, couvrent l'île d'un réseau de facteurs ou de correspondants, souvent des jeunes. Cadres techniques et intellectuels aussi : ingénieurs utilitaires ou navals, ou « docteurs » sortis, comme leurs confrères siciliens, des grandes Universités du « continent », mais aussi une foule de petits artisans et boutiquiers.
- 9 Cette immigration de cadres se moule sur les réalités économiques et sociales de l'époque. Pour les isolés l'aventure individuelle s'appuie sur la faveur royale, l'Église et les solidarités familiales. Au gré de leur carrière, la Sicile ne sera pour eux qu'une étape, où ils s'y fixeront.
- 10 Mieux protégés, les marchands se regroupent en « nations », à l'abri de privilèges judiciaires et commerciaux soigneusement défendus, exemptions douanières notamment. Ce qui les isole dans une vie communautaire distincte, avec ses alliances – familiales, religieuses, professionnelles – et ses conflits internes⁶, mais ne les empêche pas, quand leur situation s'y prête, de s'assimiler, à la deuxième ou troisième génération, dans la société locale. Le mariage confère la citoyenneté et ses avantages, per *ductionem uxoris*, et les liens d'intérêt et d'affaires avec le pouvoir et les classes dirigeantes facilitent l'accès aux plus hautes et plus lucratives charges administratives,

et dans les rangs de l'aristocratie baronale : les génois répètent ainsi aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles la trajectoire suivie par les Pisans entre ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècle.

- 11 Périodiquement renouvelées par l'arrivée d'éléments nouveaux qui reprennent les places abandonnées, les colonies encadrent un processus normal qui permet l'assimilation individuelle de l'immigrant. Elles constituent ainsi un efficace facteur de regroupement et d'intégration de tous les marginaux et isolés, auxquels elles restituent un statut social. D'où l'ambiguïté fréquente de dénominations géographiques qui recouvrent une marchandise fort hétérogène. Tel Antonio Passarino, « genuisi di Savoya », enterré à Palerme (paroisse San Giacomo la Marina) en septembre 1590 rappelle un peu cette nation allemande de l'Université de Padoue qui accueille aussi bien les « Belges, Flamands, Hollandais, brabançons et frisons » parlant une *lingua germanica* fort corrompue que les « bohémiens pourvu qu'ils n'ignorent pas totalement » cette même langue⁷.

Colonies gréco-albanaises

- 12 Elles représentent la dernière vague d'immigration groupée. Albanais et Épirotes chassés par l'avance turque, ils se replient en Italie par clans entiers, que l'administration ou les feudataires acceptent volontiers de fixer, tant dans le Royaume de Naples qu'en Sicile, sur des terres vides où ils fondent de nouveaux villages⁸. Certains de ceux-ci, comme Piana degli Albanesi, ont conservé jusqu'à aujourd'hui leurs traditions et leur costume, et même leur langue ; à tel point que la cohésion de ces isolats sut résister à l'émigration vers les États-Unis. Mais il s'agissait toujours d'opérations ponctuelles : ainsi vers 1600 les six fondations « albanaises » de Sicile ne regroupent pas plus de 9 à 10 000 personnes, dont une part au moins sont des « latins ».

Le quotidien : les migrations régulières

- 13 Une addition, même généreuse, de tous ces immigrants définitifs ou temporaires, ou de leurs descendants non assimilés, n'atteindrait pas, à cette date, les 50 000 âmes, soit 5 % de la population totale de l'île. Et sa part dans la croissance d'une population qui approche, entre 1 500 et 1 590, les 70-75 %, pourra raisonnablement être considérée comme minime, sinon négligeable. Les comportements démographiques des esclaves et des « colonies » étrangères posent d'ailleurs, pour une série de déséquilibres évidents (statut juridique, composition par âges et par sexe) un ensemble de problèmes délicats à étudier⁹.
- 14 En fait les besoins réguliers ou saisonniers de main-d'œuvre sont couverts, dans les villes comme dans les campagnes, par un ensemble complexe de migrations à courte et moyenne distance. Souvent temporaires, elles débouchent à l'occasion sur une installation définitive : ainsi dans les grandes villes, comme Palerme ou Messine, qui connaissent au ^{xvi}^e siècle, comme toutes les capitales de l'Europe moderne un essor extrêmement rapide, dont les registres paroissiaux permettent, nous y reviendrons, de retracer, au moins schématiquement, le déroulement.
- 15 Les migrations rurales se situent au contraire à un niveau beaucoup plus difficile à appréhender. Pourtant elles constituent l'armature de tout un réseau de contacts et d'échanges économiques, sociaux et culturels. Réseau souple mais remarquablement

résistant à l'usure du temps : une structure selon la terminologie de Fernand Braudel. Renée Rochefort a pu encore observer, dans la décennie 1950-1960, les migrations saisonnières des moissonneurs, qui ne sont pas, on le sait le monopole de la Sicile¹⁰. Petits groupes organisés et encadrés d'hommes adultes, se louant d'un village à l'autre au plus offrant des propriétaires, travaillant dur et dormant peu, pendant cet intermède pressé de l'été : c'est le monde décrit par Vittorini dans la *Garibaldina*. Mais aussi, parfois, des familles entières, les hommes fauchant, les femmes glanant, comme à Modica. Dans toute la Sicile latifondiaire les grosses villes rurales de 10 à 20 000 habitants d'aujourd'hui, sinon plus (mais 5 à 10 000 dès 1600), clairsemés dans une campagne vide, traduisent, au niveau de l'habitat, cette séparation de l'homme et de la terre qui jette périodiquement sur les routes, en quête d'un travail temporaire, une majorité de *braccianti*.

- 16 Jusqu'à l'abandon de la culture de la canne, après 1680, on trouve un autre exemple de ces déplacements réguliers dans les *trappeti* sucriers du littoral tyrrhénien grosses entreprises tournant avec un capital de 20 à 30 000 écus, et employant jusqu'à 3 ou 400 personnes au moment de la coupe ou de la cuisson¹¹, oasis de culture dans une plaine abandonnée au marais ou au pâturage, ils ne semblent guère avoir recouru à une main-d'œuvre servile qui aurait représenté un investissement trop coûteux, ou fragile. Mais ils font appel à l'arrière-pays montagneux, notamment à la région des *Madonie* : chaque bourg paraît y avoir son *trappeto* préféré, où ses hommes se placent année après année, spécialisés dans telle ou telle opération (coupe, émondage...). D'où ces contrats passés là encore plusieurs mois à l'avance, pour des groupes entiers de plusieurs dizaines de travailleurs auxquels on n'hésite pas à anticiper une part de leurs gages.
- 17 Le cas de la Calabre nous replace dans un univers familier, celui d'une montagne pauvre et surpeuplée dont les habitants sont condamnés, comme ceux des Cévennes ou de l'Apennin ligure, à s'expatrier pour gagner leur pain. Il s'agit souvent de migrations saisonnières, tantôt masculines, tantôt féminines, pour la moisson dans la plaine de Catane, ou pour la cueillette des olives et des agrumes. À Palerme au contraire, les manœuvres calabrais semblent bien constituer une sorte de sous-prolétariat peu ou non qualifié, auquel on réserve les plus durs travaux de la vigne ou du bâtiment, et ils gagnent parfois les villages de l'*hinterland*. Aujourd'hui encore où pourtant elle s'est détournée vers d'autres horizons, la diaspora calabraise n'a pas oublié les chemins de la capitale sicilienne, même si Messine, plus calabraise que sicilienne, paraît plus proche et plus familière : vers 1600, c'était déjà des Calabrais qui peuplaient les nouveaux villages (les *furie*) nés spontanément autour de la cité du détroit.
- 18 Tous ces voyages, qui n'épuisent pas une liste infiniment plus riche, présentent un certain nombre de traits communs, signes d'une organisation régulière. Et d'abord leurs rythmes. Rythmes dans le temps, pendant les vides du calendrier agricole. Rythmes dans l'espace, avec la descente des montagnes et des plateaux calcaires vers les plaines et les villes pour y quêter argent et nourriture. Nulle surprise donc à les voir codifiés par des contrats qui règlent jusque dans le détail les engagements anticipés : nombre des ouvriers, date et nature du travail, salaires en nature et en argent, avantages divers. Mais ces contrats qui protègent le migrant expriment aussi une certaine forme d'encadrement social. À la différence des ouvriers des *trappeti* voisins de Palerme qui, venus de la capitale et qualifiés, s'engagent seuls, les migrations rurales de travailleurs nous placent presque toujours devant des groupes ayant à leur tête un chef, un *capociurma* (moissonneurs), un *rais* (thonaire), un « caporal » (Calabrais), qui

conduit jusqu'à 50 ou 100 hommes, les recrute, les rémunère. La puissance de cet intermédiaire égale et contrebalance parfois celle de l'intendant ou du *gabellotto*. Il domine et contrôle le marché du travail, comme celui-ci domine le marché de la terre. Car aucun de ces marchés n'est libre, sans qu'on sache toujours très bien si cet encadrement joue en faveur de la collectivité, de la communauté villageoise, ou d'un individu qui contrôle une situation « mafieuse » avant la lettre. On notera qu'il se renforce encore quand il s'agit de sauvegarder l'honneur familial, lors des déplacements de femmes pour la cueillette des olives. Comme pour l'habitat, on retrouve ici le poids des structures fondamentales de la société insulaire.

Migrants et sédentaires : quelques chiffres

- 19 Cet inventaire ne prétend pas à l'exhaustivité. Mais il suffit à suggérer la multiplicité des courants migratoires qui s'entrecroisent, entre XI^e et XVIII^e siècle, dans l'espace sicilien choisi ici moins pour lui-même que comme observatoire. Elle témoigne à sa façon pour le dynamisme, progressivement amorti, d'une économie méditerranéenne qui manque son départ à l'époque moderne, mais n'est pas encore réduite en situation marginale : la Sicile y fait, pour un temps, un peu figure de pays neuf, où l'on vient du dehors chercher fortune. Mais le Sicilien lui-même, attaché à sa terre, n'émigre pas, s'y refuse même quand on veut l'y contraindre.
- 20 En 1516 et 1517, l'une des premières mesures décidées pour calmer la révolte populaire est de suspendre la déportation des bannis à Tripoli, toute fraîchement conquise, et d'en rappeler les bannis. Au mitan du XVI^e siècle, le recrutement d'ouvriers siciliens pour les travaux de fortification entrepris par les Espagnols à la Goulette, Tunis, Djerba ou Tripoli pose toujours d'insolubles problèmes. En 1631, au moment même du grand renversement du *trend* démographique et économique, Madrid essaye de susciter le départ vers le Brésil « par tous les moyens possibles » de familles entières de colons auxquelles on promet terres et libertés : sans aucun succès¹². À la différence des montagnards napolitains, les Siciliens ne sont que de médiocres soldats, peu recherchés des généraux espagnols. De même qu'ils boudent le service sur les galères, ou des navigations qui dépasseraient les horizons du cabotage et de la pêche côtière. Pourtant tout proche, et tentant pour tous ceux qui rebutent ou rejettent l'ordre social et l'orthodoxie religieuse, l'Islam n'attire que peu de renégats siciliens, malgré les possibilités qu'il offre de carrières rapides : grosse différence, là encore, avec la Calabre.
- 21 Il est, bien sûr, des exceptions. Mais surtout au niveau des riches. Ainsi pour tous ceux qui vont achever leurs études de droit ou de médecine, parfois avec une bourse de leur ville dans les Universités du continent¹³ avant de revenir jouir dans l'île d'une considération méritée et d'une situation rémunératrice : (soit l'inverse d'aujourd'hui, où la Sicile exporte vers le nord ses « *laureati* » en surnombre). Ou pour ceux qui tentent une carrière « internationale » dans l'Église, l'administration ou l'armée : petite élite, dont précisément les horizons familiaux débordent les limites de l'île. Le cas d'un Mazarin, sorti à la seconde génération de cette émigration sicilienne reste une exception. Pour la masse, ce qui domine, c'est l'attachement au village natal. Un attachement qui fait d'ailleurs à sa façon problème, dans une société de *braccianti* sans terre, où la communauté rurale apparaît remarquablement faible par rapport à ses homologues de la chrétienté occidentale : ni contraintes collectives, ni institutions de solidarité, mais l'affirmation sans détours du pouvoir économique et politique d'une

petite minorité qui gère à son profit les finances et les biens de « l'Université ». Quant à l'institution familiale, elle ne doit sa force ni à l'exploitation d'un domaine, ni à la résidence sous un même toit : les *riveli* livrent l'image d'une société de journaliers agricoles et de colons précaires où le foyer normal réunit les seuls parents et enfants mineurs, sans même accueillir, en dépit de tous les lieux communs, la *mamma*, qui, veuve, vient grossir le nombre de misérables. En tout état de cause, l'enracinement du paysan sicilien a une dimension moins économique que culturelle, et relève plus de l'analyse anthropologique que de la géographie humaine.

- 22 En dehors du banditisme, déjà fixé, presque « sédentarisé » dans des zones qui resteront les siennes jusqu'à l'unité de l'Italie, et d'ailleurs lié au village où le bandit rentre l'hiver, ou la nuit, à la barbe des autorités, l'errance paraît réduite, limitée : une autre différence, là encore, avec la Calabre, où Giuseppe Galasso voit les déracinés des campagnes grossir le nombre des bohémiens et des tziganes.
- 23 Paradoxalement cette stabilité trouve sa confirmation dans le mouvement de colonisation intérieure qui, entre XVI^e et XVIII^e siècle, provoque la création de quelque 150 nouveaux villages, et accuse les contrastes entre les diverses régions de l'île¹⁴. Belle occasion pour un brassage de populations d'origines diverses dans ces terres « neuves » de l'Ouest sicilien. Et pourtant rien de tel. Les zones en perte de vitesse – tout le nord-est montagneux, de Cefalù à Messine – sont celles qui regroupent au XVII^e siècle les plus forts pourcentages d'hommes entre dix-huit et cinquante ans, en âge de travailler et de procréer, mais aussi les plus forts taux de célibataires : le frein du mariage permet cette décélération démographique. Au contraire, les zones dynamiques, d'Alcamo à Agrigente et Gela, présentent les pyramides d'âge les plus larges à la base. Si migrations il y a eu des premières vers les secondes, leurs effets seraient masqués par leur impact sur la natalité des régions d'arrivée : plus de jeunes adultes, donc plus encore d'enfants. Mais une enquête plus précise sur la population de ces nouveaux villages, dont les cadastres (*riveli di beni e anime*) indiquent l'origine des chefs de famille, conduit à minimiser l'importance de tels déplacements à moyenne ou longue distance. Les neuf sondages effectués concordent : les colons proviennent, dans leur énorme majorité, des alentours immédiats, du ou des gros bourgs les plus voisins. À Leonforte en 1616, 101 chefs de famille sur 119 viennent des cinq « villes » et « terres » situées à moins de 12 kilomètres (San Filippo, Asaro, Castrogiovanni, Calascibetta et Nicosie), deux seulement de la montagne messinoise. En 1623 le pourcentage reste de 171 sur 222. À Alimena en 1652, sur 47 *capifuochi*, 41 sont originaires des deux Petralie. De même Palma, à la même date, en pleine province d'Agrigente : Messine et les *Madonie* n'ont fourni qu'un seul colon, tous les autres arrivent des environs. Ils fuient leurs dettes, le poids des taxes indirectes particulièrement lourdes dans leurs « Universités » endettées. Ce qui les attire c'est le sauf-conduit, la concession d'une maison ou d'un lopin de terre à emphytéose. Mais, aussi longtemps qu'ils le peuvent, ils gardent leurs biens dans leur village d'origine, et se réservent la possibilité d'un retour. Les nouveaux villages répètent ainsi de façon encore plus crue, plus éclatante, plus lisible sur leurs plans militaires en damier, le modèle social et économique des vieux bourgs siciliens. La « frontière » de colonisation n'est pas, ou guère, une terre de liberté.
- 24 Pour les hommes comme pour les marchandises, la courte distance prime donc. Principale exception repérable : Palerme, dont la majeure partie des archives paroissiales sont conservées à partir des années 1480-1490 et dont l'essor, au XVI^e siècle, est particulièrement spectaculaire. Sa population, qui quadruple entre 1500 et 1600,

s'accroît trois fois plus vite que celle du reste de l'île. Or entre ces mêmes dates, les baptêmes ne sont multipliés que par 2,5 ou 3, les sépultures par 2 à 2,5, les mariages au contraire par cinq¹⁵. Ce décalage des taux traduit assez bien la part de l'immigration dans le développement urbain. Une immigration de jeunes adultes, attirés par la grande ville, une immigration qui met en cause tout le bassin occidental de la Méditerranée, mais d'abord l'ensemble de l'île, avec une préférence marquée pour le réservoir démographique des *Madonie*. À partir des années 1580, les registres paroissiaux, qui indiquent l'origine des nouveaux époux, permettent d'en dresser la carte. Ainsi, à San Giacomo la Marina, qui est, il est vrai, la paroisse du port, de la Loggia, et des colonies marchandes.

- 25 À la fin du XVI^e siècle encore, l'immigration nourrit une croissance qui vient plafonner entre 1600 et 1620. À la prépondérance des étrangers parmi les hommes correspond une immigration sicilienne à dominante féminine, qu'on retrouverait dans les autres villes où, à la différence de Palerme, les femmes sont toujours plus nombreuses que les hommes.
- 26 Si la création de la paroisse de Santa Maria de Monserrato retire toute signification aux chiffres bruts, les pourcentages illustrent assez bien le recul de l'apport extérieur provoqué par la stagnation, puis la légère régression démographique. L'immigration étrangère est la première et la plus touchée par ce déclin, alors que l'immigration strictement sicilienne tend à renforcer sa part, et devient à son tour à dominante masculine. La ville fournit plus de 3/4 des épouses, mais à peine la moitié des époux. À elle seule elle ne pourrait renouveler sa population. Le statisticien Maggiore Perni qui, vers 1880-1890, avait dirigé le dépouillement complet des registres de baptêmes et de décès entre 1500 et 1800 l'avait d'ailleurs démontré, involontairement par l'absurde : parti de la fin du XVIII^e siècle, où la population de la capitale est bien connue, il avait retrouvé, par récurrence, en additionnant ou soustrayant le solde annuel des naissances et des sépultures, plus de 106 000 hab. en 1500, au lieu des 25 000 recensés¹⁶ ; à une campagne qui, pour l'essentiel, vit sur elle-même, et recourt surtout, pour les travaux saisonniers, à des migrants temporaires, s'oppose nettement la capitale, où une forte immigration permet seule les phases de grand essor, mais reste nécessaire pour empêcher l'effondrement démographique.

Immigration et société paysanne : l'exemple de la Lombardie

- 27 Ces chiffres des émigrants venus d'Italie continentale ou des autres pays étrangers suffiraient à prouver qu'il ne s'agit pas seulement de grands marchands.
- 28 Un sondage même rapide dans les notaires les montre artisans de la soie, merciers, domestiques, cuisiniers, libraires, boulangers, etc., comme le seront les Français dans le Madrid du XVIII^e siècle. S'ils arrivent d'un peu partout, et notamment de Calabre, la majorité est formée de Génois et de Lombards. Les premiers paraissent vers 1600 de plus en plus originaires de la Riviera et de l'Apennin ligures, de moins en moins de Gênes : à moins qu'il ne s'agisse d'une illusion provoquée par l'échec de la réforme des *alberghi*, et par une plus grande précision dans l'indication des origines, liée elle-même à tout l'encadrement administratif mis en place par l'Église post-tridentine.

- 29 Le cas des Lombards est finalement mieux connu, car l'observation des ethnographes complète la documentation écrite des historiens, et déplace le centre d'intérêt des régions d'arrivée, celles qui attirent ou appellent les hommes, vers les foyers de départ. Et surtout, elle suggère les grandes lignes d'une réponse à une question fondamentale, dont la réalité contemporaine tend à nous faire oublier le sens. Car l'émigration d'aujourd'hui, qui vide en quelques générations les campagnes, accompagne ou provoque, selon les cas, la désintégration de la société rurale traditionnelle : de son économie, mais aussi de son système de valeurs. Avant 1800-1850 au contraire, des régions entières ont pu non seulement vivre, des siècles durant, de l'émigration, mais réussir à la dominer, à l'encadrer et à en intégrer les apports culturels, à fonder sur elle un certain équilibre.
- 30 On connaissait par les archives palermitaines, notamment par les notaires, l'existence dans la capitale d'une nation « lombarde » ou « milanaise », regroupant une vingtaine de communautés définies par leur lieu d'origine : à côté et sur le même plan que Milan, Crémone ou Corne, les noms régulièrement répétés de modestes bourgades suggéraient une première carte, et concentraient l'attention sur la rive nord-ouest du lac de Côme. C'est cette nation lombarde qui réunissait ses efforts¹⁷, en 1616-1617 pour édifier une église dédiée à San Carlo Borromeo à Palerme, où les Génois avaient déjà la leur (San Giorgio), ainsi que les Napolitains (San Giovanni).
- 31 Phénomène classique que ce regroupement de transplantés autour du saint protecteur de leur lieu d'origine : comme l'est aussi cette confrérie parallèle (*Scola Lombardorum*) qui assurait, à San Giacomo la Karina, la sépulture de ses membres.
- 32 L'enquête sur le terrain¹⁸, dans ces vallées de la rive nord-ouest du lac de Côme, tout spécialement dans la vieille « république montagnarde » des Tre Pievi (Gravedona, Dongo, Sorico) révélait au contraire le cheminement inverse : tout un faisceau de traditions locales rappelant l'émigration vers la Sicile. Au premier rang, les plus nettes et les plus faciles à observer, une série « d'importations » religieuses : peu d'églises qui n'aient conservé soit un tableau, soit des reliques, dûment authentifiées par l'Archevêque de Palerme et conservées dans un précieux reliquaire, soit une statue, soit une chapelle, et même une fête de Sainte Rosalie. Or la Sainte Palermitaine, dont les restes sont retrouvés lors de la peste de 1624-1625 dans une grotte du Monte Pellegrino, et qui devient à cette date la sainte protectrice d'une ville jusqu'ici sans « patron », fournit un indicateur sur et bien daté. Les dédicaces de ces offrandes, comme celles des ornements d'autel ne laissent aucun doute : elles sont le fait soit d'individus isolés, soit plus fréquemment encore d'une association ou confrérie (*Scola ou fabbrica de Palerme*) regroupant tous les émigrés de même origine dans la capitale sicilienne. Ainsi à Dosso Liro (église de S. Pietro in Costa), aux pieds d'une Madonne à l'enfant entourée de Saint Roch et de Saint Sébastien : « *Fato in Palermo 1575 voto ha depengere in Santo Petro et questi santi la scola de Liro délia pesta si son salvati liberi et franchi* »¹⁹. La fréquence de ces offrandes et de ces vœux liés aux deux pestes siciliennes de 1575-1577 et de 1624-1625 serait d'ailleurs à verser au dossier d'une géographie de la peur et du rayonnement de cet événement exceptionnel qu'est l'épidémie. Le costume en fournit un autre exemple : à la fin du XIX^e siècle les femmes de la vallée de Gravedona portaient encore la robe franciscaine de bure grise (successivement enrichie de dentelles plus attrayantes) à la suite d'un vœu fait plusieurs siècles auparavant à la même Sainte Rosalie « *pel ritorno in patria degli uomini di quei Comuni che erano in Sicilia a negoziare, dove infieriva la peste* »²⁰.

- 33 Au-delà de ces traces matérielles bien identifiables, mais capables de se survivre une fois coupées de leur contexte, le folklore local a également enregistré le souvenir de la vieille émigration traditionnelle ; qu'il s'agisse des mélodies populaires « au mari qui est en Sicile », ou de ce récit de la « mal-mariée » qui se repent de devoir suivre dans le village voisin l'homme qu'elle a accepté d'épouser, un ami de son frère revenu avec lui de Palerme, et introduit par lui dans la maison paternelle.
- 34 Si l'apport sicilien domine dans ce groupe de villages, on y retrouve aussi les dons d'autres *scuole* installées à Naples, à Bologne, à Ancône²¹ ou à Rome. Mais, dans les faits, tend à s'esquisser une certaine spécialisation, une distribution des destinations selon le lieu d'origine. Car toute la région est en cause, et les vallées voisines émigrent plutôt vers Gênes et Naples, ou vers Rome, ou vers Milan et Palerme. À leur façon, tous ces expatriés, comme les sujets bergamasques de Venise installés dans les Pouilles, ou les montagnards génois de l'Apennin ligure, assurent le dynamisme et le rayonnement de la métropole milanaise.
- 35 Séculaire, mais soumise aux aléas de la conjoncture cette émigration lombarde se moule dans des cadres qu'il serait aisé de retrouver ailleurs, et possède donc une valeur exemplaire. Aidés au long du voyage, dont les « anciens » leur ont enseigné les étapes et les dangers, par leurs compatriotes installés à Milan, Gênes et Naples, les « jeunes » sont pris en charge, dès leur arrivée à Palerme. Pas ou peu de problème de l'emploi : d'abord garçons salariés avant d'être promus associés leur ascension sociale accompagne leur intégration progressive et leur acclimatation à la vie palermitaine. Les retours au pays, fortune faite, et les mariages, jouent également en faveur d'une certaine mobilité. La solidarité villageoise est parfois renforcée par une véritable association économique, comme le suggère cette *Compagnia del Negozio della Bandera*, dont les parts sont réparties par carats entre des marchands originaires de Dosso Liro, et qui possède plusieurs boutiques sur la place – encore aujourd'hui très commerçante – de la Bandera, et un « magasin » au Borgo de Santa Lucia.
- 36 La force économique des Lombards dérive d'ailleurs du contrôle qu'ils exercent sur plusieurs secteurs clés de l'économie palermitaine. Un contrôle qui va parfois jusqu'au monopole de fait, et même de droit : une corporation des *tavernari* de la ville a reçu ses statuts en 1535 « *col nome di Nazionali del Regno di Milano, e di Bordonai* » (muletiers). L'acte de fondation de l'église San Carlo, à Palerme en 1617, les classe – et les taxe – par catégories professionnelles. En tête les « négociants et marchands », ou « merciers », spécialisés dans l'importation (surtout des draps) : ils précèdent les filateurs, tisserands, et autres petits boutiquiers. Suivent les négociants en vin : installés autour de la porte de S. Giorgio (d'où part d'ailleurs le *Vin dei Lombardi*) ils achètent le raisin ou le moût aux propriétaires, leur consentent des avances sur récolte, et assurent la vinification d'une production qui tourne, vers 1650, autour de 40 à 50 000 tonneaux. Mais les tavernes, *osterie*, *botteghe di facchini*..., qui vendent le vin au détail, ainsi que l'huile et le fromage, et servent aussi à manger, sont également entre les mains des Lombards. De même l'importation et la vente du marbre, illustrées, au moins dès le xv^e siècle, par toute une tradition de sculpteurs et tailleurs de pierre.
- 37 La nation lombarde, dirigée par son « consul », se subdivise en communautés d'origine, ayant toutes leur chef (*capo*) désigné comme tel et parlant en leur nom : la nécessité de défendre les privilèges reconnus par la ville et l'État impose, en théorie du moins, l'adhésion de tous, et la nation peut taxer, d'autorité, ses membres, pour telle ou telle dépense d'intérêt commun. Les confréries religieuses ou *scolae*, se situent au contraire

sur un autre plan, plus spontané ; celui de l'adhésion volontaire. À Palerme même, elles regroupent autour de leur saint protecteur les immigrés d'un même village, assurent les soins, l'assistance, la sépulture, les messes et les prières : si elles procurent au nouvel arrivé ce minimum de chaleur humaine, ce succédané de la communauté perdue dont il a toujours besoin, elles le préservent aussi d'une assimilation trop complète et trop rapide, car le but avoué est toujours le retour. Mais elles provoquent aussi, autour des « anciens » revenus au pays la création dans chaque localité d'une *scola* de Palerme, normalement dédiée à Sainte Rosalie, qui sous son contrôle, gère la paroisse et la « fabrique » de l'église, reçoit et administre leurs dons, dote les orphelines...

- 38 À lui seul le « croisement » présente une incontestable valeur symbolique, comme s'il s'agissait d'abolir une distance : à la *scola* palermitaine, dédiée au saint local, correspond la *scola* locale, sous le patronage de la sainte palermitaine ; à l'Église de San Carlo Borromeo, église « nationale » des immigrés lombards dans la capitale sicilienne, la chapelle de Sainte Rosalie dans chaque église paroissiale. Tel est d'ailleurs le poids économique et humain des immigrés qu'aucune décision n'est prise au village sans leur accord. Les règlements de la « *Scuola et Chiesa di San Giuliano* » de la Communauté de Stazzona montrent même cette autorité institutionnalisée : les Recteurs, ou syndics, résidant à Stazzona, ne seront que les délégués des Recteurs habitant Palerme²².
- 39 Cette organisation de l'immigration lombarde, qui a pu se maintenir jusqu'au début du XIX^e siècle, ne complète pas seulement une typologie déjà très riche, qui fait la valeur de l'exemple sicilien. Elle permet aussi de mieux cerner les problèmes posés par les migrations de population avant l'époque industrielle. Toutes celles qui ont pu être observées dans l'île se situent dans le contexte méditerranéen désormais classique : des montagnes, réservoirs d'hommes, vers les plaines et les rivages de la mer, donc de la périphérie vers le centre, et, fréquemment, à l'échelle de la chrétienté au moins, du nord vers les terres dépeuplées des « marches frontières » du sud. La stabilité apparente des villes et des villages masque un renouvellement permanent de la population. Renouvellement temporaire ou définitif, partiel ou majoritaire selon les cas : il faudra, cas par cas, le mesurer. Renata Ago, par une étude minutieuse de l'origine des époux dans la région du lac de Bracciano, a pu ainsi montrer que seule l'immigration en provenance de l'Apennin permet à une campagne romaine malsaine de maintenir ses effectifs et d'éviter un effondrement démographique vite catastrophique : la grande ville n'est pas la seule « mangeuse d'hommes »²³.
- 40 Les colonies gréco-albanaises du sud italien se situent, elles, au terme d'une longue série : celle des déplacements de groupes « organiques » de population, par familles et par clans entiers, assez solidement unis pour résister durablement à toute assimilation. Seules les *razzias* des corsaires chrétiens (sur les Kerkennah) ou barbaresques (à Augusta), ou des opérations militaires qui y ressemblent fort (prises de Djerba, de Tunis ou d'Africa) réunissent parfois d'aussi massifs coups de main, raflant en une seule fois jusqu'à plusieurs milliers de personnes de tous âges ; mais elles les dispersent ensuite sur tous les marchés d'esclaves.
- 41 Tous les autres courants de migration intéressent au contraire une majorité de jeunes adultes, avec une nette prépondérance des hommes, en quête d'un travail. Attirés par un niveau d'activité économique supérieur, ils comblent les vides saisonniers ou permanents des régions d'accueil : il en est de même aujourd'hui. Mais l'écart entre les sociétés rurales d'alors, même inégalement riches, ne peut se comparer à celui qui sépare les actuels foyers de l'émigration méditerranéenne (du Portugal à la Turquie) de

l'Europe industrielle du nord-ouest. Et l'exemple des montagnards des Alpes ou de l'Apennin ligure, au service du dynamisme commercial et financier de Gênes ou de Milan (comme nos « Mexicains » des Basses-Alpes au début de ce siècle) montre assez que l'écart ne joue pas à sens unique.

- 42 D'où la diversité des emplois et des situations à l'arrivée. Beaucoup, comme les esclaves, les Calabrais ou les migrants saisonniers, se verront réserver les travaux les plus humbles et les plus durs de l'agriculture ou du bâtiment, comme aujourd'hui dans l'industrie. Mais d'autres, du petit boutiquier au grand marchand, accèdent à un secteur tertiaire abandonné pour une large part aux étrangers, alors que les éléments locaux se réservent les carrières « nobles » de l'Église, de l'administration, de la justice. Cette division des tâches exprime et renforce à la fois les structures d'une économie coloniale, exportatrice de matières premières agricoles, dont la production est soutenue et contrôlée par le capital étranger.
- 43 Mais dans les cadres techniques, qui sont ceux de l'Europe d'alors, où les marchands internationaux ne représentent qu'une mince frange et tiennent surtout en main les secteurs spéculatifs, les solidarités géographiques et familiales des nouveaux arrivants peuvent leur permettre d'accaparer le monopole de certains métiers ou de certaines activités commerciales, et de constituer des filières pour une certaine ascension sociale.
- 44 À ce niveau, l'émigration régulière, siècle après siècle, réussit à constituer un remarquable terrain d'échanges culturels. Elle nourrit les espoirs et les rêves des « jeunes » dans les régions de départ, contraints en tout état de cause au départ. Mais elle reste suffisamment contrôlée de bout en bout, du départ au retour, pour que la rupture soit évitée, et que l'échange se réalise sans victoire d'une culture sur l'autre. Alors que l'émigration contemporaine, réussit bien souvent ce double paradoxe d'arracher le migrant à sa culture d'origine, entachée d'infériorité, mais sans lui permettre d'accéder à la culture « supérieure », en marge de laquelle elle le contraint durablement à camper.

NOTES

1. Charles Verlinden, « L'esclavage en Sicile au bas Moyen-Âge », *Bulletin de l'Institut Historique belge de Rome*, n° 35, 1963, p. 13-113, et « Schiavitù ed economia nel Mezzogiorno agli inizi dell'età moderna », *Annali del Mezzogiorno*, n° 3, 1963, p. 11-38.
2. Antonio Franchina, « Un censimento di schiavi nel 1565 », *Archivio Storico Siciliano*, n° 32, 1907, p. 314-420.
3. Maurice Aymard, « De la traite aux chiourmes : la fin de l'esclavage dans la Sicile moderne », *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, n° 44, 1974, p. 1-21.
4. Maurice Aymard, « Chiourmes et galères dans la Méditerranée du XVI^e siècle », dans *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel, Histoire économique du monde méditerranéen, 1450-1650*, Toulouse, Privat, 1973, p. 49-64.
5. Jean-Pierre Cuvillier, « Noblesse sicilienne et noblesse aragonaise en 1392-1408. Collusions et rivalités de deux groupes de privilégiés d'après les registres "Tractarum" (numéros 2104 et 2324)

de l'*Archivio de la Corona di Aragon* », *Mélanges de l'École Française de Rome, Moyen-Âge et Temps Modernes*, tome 85, n° 2, 1973, p. 381-420.

6. *Archivio di Stato di Genova, Archivio Segreto, Consoli*, Palermo, 2647.

7. Elda Martellozzo Forin et Emilia Veronese, « Studenti e dottori tedeschi a Padova nei secoli XV e XVI », *Quaderni per la storia dell'università di Padova*, n° 4, 1971, p. 49-102.

8. Giuseppe La Mantia, *I capitoli delle colonie Greco Albanesi in Sicilia nei secoli XV-XVI*, Palerme, A. Giannitrapani, 1904.

9. Les données chiffrées sur la démographie particulière des esclaves palermitains, se retrouve dans l'article « Chiourmes et galères dans la Méditerranée du XVI^e siècle », art. cit.

10. Renée Rochefort, *Le travail en Sicile. Étude de géographie sociale*, Paris, PUF, 1961, p. 182-184.

11. Giovanni Rebora, *Un'impresa zuccheriera del Cinquecento*, Naples, Biblioteca degli Annali di Storia Economica e Sociale, 1968.

12. *Biblioteca Nacional de Madrid*, ms. 910, f. 506, 18 décembre 1631.

13. Giuseppe Pardi, *Lo studio di Ferrara nei secoli XV e XVI con documenti inediti*, Ferrara, G. Zuffi, 1903, et Nicola Rodolico, « Siciliani nello studio di Bologna nel Medio Evo », *Archivio Storico Siciliano*, 1895, p. 88-228.

14. Voir Maurice Aymard, « Une croissance sélective : la population sicilienne au XVII^e siècle », *Mélanges de la Casa de Velazquez*, n° 4, 1968, p. 203-227, et du même auteur « In Sicilia : sviluppo demografico e sue differenziazioni geografiche, 1500-1800 », *Quaderni Storici*, n° 17, mai-août 1971, p. 417-446.

15. Francesco Maggiore-Perni, *La popolazione di Sicilia e di Palermo dal X al XVIII secolo, saggio storico-statistico*, Palerme, Stabilimento tipografico Virzì, 1892, p. 545-547.

16. *Ibid.*

17. Raffaele Grillo, « I Lombardi a Palermo », *Archivio Storico Lombardo*, 1961, p. 193 et 234.

18. Voir Mario Belloni Zecchinelli, « L'emigrazione popolare dalle terre dell'Alto Lario », *Archivio Storico Lombardo*, 1961, p. 5-53, et Mariuccia Zecchinelli, « Arte e folklore siciliani sui monti dell'Alto Lario nei secoli XVI-XVIII », *Rivista Archeologica Comense*, 1950-1951, p. 65-119. Les numéros des pages citées infra dans le texte renvoient à ce dernier article et à la documentation qui l'accompagne.

19. Mariuccia Zecchinelli, « Arte e folklore siciliani sui monti dell'Alto Lario nei secoli XVI-XVIII », art. cit., p. 71.

20. *Ibid.*, p. 65.

21. *Ibid.*, p. 88-90.

22. *Ibid.*, p. 114-117.

23. Renato Ago, « Un esempio di mobilità nell'Ancien Régime », *Mélanges de l'École Française de Rome*, t. 86, n° 2, 1974, p. 345-378.

RÉSUMÉS

Le texte propose une réflexion sur l'histoire de l'immigration en Sicile au cours des siècles. En effet, loin d'être un paradoxe, l'immigration fut dans cette plus grande île de Méditerranée une réalité pluriséculaire, sinon plurimillénaire, jusqu'au brutal renversement de tendance des dernières décennies du XIX^e siècle. L'article s'articule autour de bornes chronologiques qui sont comprises entre le XV^e et le XVIII^e siècle, à un moment où l'abondance et la précision relatives des

sources permettent de mieux analyser les divers courants d'immigration, de mieux les chiffrer aussi, et de les relier avec les migrations intérieures, à courte et moyenne distance.

This article reflects on the history of immigration in Sicily over centuries. Although this may appear as a paradox, for centuries –and even perhaps for millennia– immigration was a fact in the largest island in the Mediterranean until this trend was brutally reversed in the last decades of the 19th century. This study is articulated around several chronological milestones spanning from the 15th to the 18th century, a period for which relatively abundant and specific sources can be found. The author analyzes and quantifies the various migration flows, connecting them with short –and medium– distance domestic migration.

INDEX

Mots-clés : immigration, Sicile, Méditerranée, courants migratoires

Keywords : immigration, Sicily, Mediterranean, migration flows